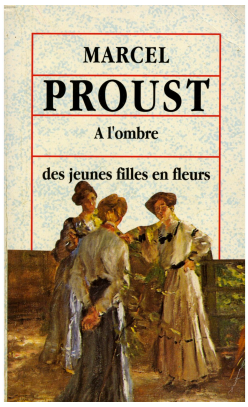
Objet d'étude : le personnage

DE L'USAGE DU VETEMENT



Texte A : Marcel Proust, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*

Second volume de la « somme » que constitue la recherche du temps perdu, ce roman est le roman des relations parisiennes, toujours complexes et subtilement décrites que le narrateur a nouées Surtout il est introduit chez les Swann : Charles, Odette et leur fille Gilberte dont il tombe ou croit tomber amoureux. Relation qui va se désagréger jusqu'au départ du narrateur pour Balbec. Là, il s'installe à l'hôtel avec sa grand-mère et Françoise, leur employée. Et ce sera de nouveau la description d'un réseau de relations mondaines comme aussi de relations avec un groupe de jeunes filles d'abord longuement observées: Albertine, Andrée, Rosemonde... Le texte proposé décrit Mme Swann, qui est une ancienne « cocotte ».

Quand Gilberte qui d'habitude donnait ses goûters le jour où recevait sa mère, devait au contraire être absente et qu'à cause de cela je pouvais aller au «Choufleury» de Mme Swann, je la trouvais vêtue de quelque belle robe, certaines en taffetas, d'autres en faille, ou en velours, ou en crêpe de Chine, ou en satin, ou en soie, et qui non point lâches comme les déshabillés qu'elle revêtait ordinairement à la maison, mais combinées comme pour la sortie au dehors, donnaient cet après-midi-là à son oisiveté chez elle quelque chose d'alerte et d'agissant. Et sans doute la simplicité hardie de leur coupe, était bien appropriée à sa taille et à ses mouvements dont les manches avaient l'air d'être la couleur, changeante selon les jours; on aurait dit qu'il y avait soudain de la décision dans le velours bleu, une humeur facile dans le taffetas blanc, et qu'une sorte de réserve suprême et pleine de distinction dans la façon d'avancer le bras avait, pour devenir visible, revêtu l'apparence brillante du sourire des grands sacrifices, du crêpe de Chine noir.

Mais en même temps à ces robes si vives, la complication des «garnitures» sans utilité pratique, sans raison d'être visible, ajoutait quelque chose de désintéressé, de pensif, de secret, qui s'accordait à la mélancolie que Mme Swann gardait toujours au moins dans la cernure de ses yeux et les phalanges de ses mains. Sous la profusion des porte-bonheur en saphir, des trèfles à quatre feuilles d'émail, des médailles d'argent, des médaillons d'or, des amulettes de turquoise, des chaînettes de rubis, des châtaignes de topaze, il y avait dans la robe elle-même tel dessin colorié poursuivant sur un empiècement rapporté son existence antérieure, telle rangée de petits boutons de satin qui ne boutonnaient rien et ne pouvaient pas se déboutonner, une soutache cherchant à faire plaisir avec la minutie, la discrétion d'un rappel délicat, lesquels, tout autant que les bijoux, avaient l'air — n'ayant sans cela aucune justification possible — de déceler une intention, d'être un gage de tendresse, de retenir une confidence, de répondre à une superstition, de garder le

souvenir d'une guérison, d'un vu, d'un amour ou d'une philippine. Et parfois, dans le velours bleu du corsage un soupçon de crevé Henri II, dans la robe de satin noir un léger renflement qui soit aux manches, près des épaules, faisaient penser aux «gigots» 1830, soit, au contraire sous la jupe «aux paniers» Louis XV, donnaient à la robe un air imperceptible d'être un costume et en insinuant sous la vie présente comme une réminiscence indiscernable du passé, mêlaient à la personne de Mme Swann le charme de certaines héroïnes historiques ou romanesques.

(Renoir, Jeunes filles en noir)

LE PERSONNAGE D'ODETTE DE CRECY

Odette de Crécy, épouse Swann

L'histoire d'Odette de Crécy est aussi l'histoire, réfractée à travers la conscience du narrateur, d'une irrésistible ascension sociale.
Son nom de jeune fille est inconnu, mais on sait que dans sa jeunesse, elle a posé pour Elstir à Nice, sous le pseudonyme de Miss Sacripant. On devine qu'elle a mené une vie d'artiste.
Le narrateur de *La recherche* la rencontre chez son oncle Adolphe, qui probablement l'entretient. Ce n'est que plus tard qu'il comprendra que cette «dame en rose » était en réalité Odette.
À l'époque où Charles Swann la rencontre dans le salon Verdurin, c'est une cocotte qu'on appelle Odette de Crécy. L'histoire de l'amour de Swann pour Odette constitue le chapitre « *Un amour de Swann* », dans *Du côté de chez Swann*. D'abord indifférent à une femme qu'il juge sans intérêt, Swann qui est un peu snob en tombe amoureux lorsqu'il découvre qu'elle ressemble à la fille de Jethro dans la fresque de Botticelli.

Aveuglé par un amour quelque peu imaginaire, Swann ne voit pas qu'Odette est en réalité une « cocotte ». Il se comporte avec une galanterie inappropriée et un peu ridicule et finit par la demander en mariage lorsqu'il ne l'aime plus et que sans doute aucun elle le trompe avec certains de ses nombreux anciens amants.
Odette fonde son salon qui deviendra au fur et à mesure l'un des plus brillants du « Monde ». Ses goûts artistiques, autrefois vulgaires, s'affinent grâce à Swann.
À la mort de son mari, elle épouse le comte de Forcheville, et désormais très riche, elle peut marier sa fille Gilberte avec le comte Robert de Saint-Loup, reliant ainsi enfin le côté de chez Swann avec le côté de Guermantes dans *le Temps retrouvé*.

COMMENTAIRE COMPOSE

A l'ombre des jeunes filles en fleurs est le deuxième tome de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, publié en 1919 aux éditions Gallimard (qui avait d'abord rejeté l'œuvre de Proust). Le roman reçoit le prix Goncourt la même année. C'est le roman de la description minutieuse et subtile des relations que le narrateur entretient avec des personnalités parisiennes, et en particulier avec la famille Swann dont il est amoureux de la fille, Gilberte. Mais tout semble aussi révéler qu'il éprouve pour la mère de Gilberte une fascination ambiguë.
Le texte est une description d'Odette de Crécy, épouse Swann, que le narrateur aime rencontrer. Autrement dit, c'est une grande forme textuelle, un « topos » de la littérature : un art du portrait. Mais Proust en renouvelle complétement les codes traditionnels. Il ne s'agit plus tant d'un portrait physique ni même d'un portrait « moral » que de la tentative de capter dans l'écriture la grâce du mouvement, l'ambiguïté d'une femme en représentation. La toilette d'Odette ou les toilettes de madame Swann reflètent quelque chose de ce monde des apparences, impermanent, variable à l'infini, mouvant, pour lequel le narrateur semble avoir éprouvé une fascination aussi grande que celle qui l'entrainait vers la

mère de Gilberte. Trois perspectives se combinent et s'allient dans sa prose : l'usage du vêtement, les apparentes qualités que cette héraldique du vêtement mettent en évidence : tout cela pour faire apparaître la grâce fuyante et frivole d'une femme lisse et vague, dont même le passé paraît se dissoudre dans le monde des apparences.

Traditionnellement, l'art du portrait se distribue largement entre portrait physique et portrait moral. Proust transcende le *topos,* et même le subvertit. Le vêtement est dans ce texte élevé à la dignité d'une héraldique toujours en mouvement. Il constitue la visibilité immensément changeante de la jeune femme que tout d'abord la diversité des tissus exprime : « taffetas, faille, velours, crêpe de Chine, satin, soie» : ils sont l'expression du raffinement et de l'extrême diversité.
Mais ce n'est pas l'énumération cumulative habituelle. Une partie de ces tissus sont ensuite évoqués, associés à une couleur : le velours est bleu, le taffetas est blanc et le crête de Chine noir. Chacun de ces tissus révèle quelque chose de la femme, quelque chose de sa personnalité. Et qui est exprimé, c'est l'infinie variation du monde sensible : il apparaît dans la variété des tissus, des couleurs. Mais surtout dans l'expression et les gestes de la femme qui porte ces toilettes différentes.
Ces toilettes sont ni nombreuses qu'il semble que la narrateur soit incapable de se les remémorer avec précision : « je la trouvais vêtue de quelque belle robe ». Le « quelque » traduit l'imprécision, le nombre, l'indifférenciation, qui n'est qu'apparente. Car ces robes, qui sont « belles », sont aussi « vives », qualificatif qui s'applique rarement à une toilette. Nous comprenons alors que cette vivacité est celle de la femme bien plus que de la robe. Ni femme vêtue, ni femme nue, Odette est la femme dont le vêtement est en quelque sorte comme le prolongement. Il lui faut pour manifester quelque chose d'elle-même, le crêpe de Chine noir. Mais ce qui se manifeste, ce qui est rendu visible n'est jamais qu'un masque, un mensonge, un jeu de miroirs. « Le sourire du sacrifice » est pure représentation. Odette est un mirage de femme. Une « théophanie » de la féminité qui ne peut être saisie, qui ne se rend visible qu'entre geste et parure. Le vêtement est comme son enveloppe, la forme invisible d'une âme qui ne se donne qu'à entrevoir.
Proust transforme ainsi le vêtement en une sorte de symbolisme héraldique. Héraldique changeante elle aussi, comme l'art proustien, qui est un art de capter l'infinie variation du monde sensible.

Car la toilette ne reflète jamais véritablement Odette, elle est toujours métonymique, elle n'en révèle qu'une facette, souvent contradictoire de quelque autre aspect, ce que le style de Proust restitue sous une forme oxymorique : ainsi « cet après midi là, sa toilette donne « à son oisiveté chez elle quelque chose d'alerte et d'agissant ». Ce qui implique qu'un autre jour, elle aurait donné une autre impression. C'est le vêtement qui dessine la changeante personnalité de la femme : ainsi, si la coupe se caractérise par « la simplicité hardie les manches au contraire « ont l'air d'être la couleur », changeante selon les jours. La modalisation au demeurant restitue au lecteur cette indétermination, ce monde sensible qui clignote, brille et : « On aurait dit » : la modalisation
Ce n'est pas seulement le monde de l'apparence, ou de l'impression, mais l'apparence de l'apparence que Proust s'emploie à capter. Car le vêtement fait plus que révéler, il trahit la personne, et tout l'art de Proust va consister à associer au vêtement, et même au tissu et à la couleur, une qualité : « de la décision dans le velours bleu, une humeur facile dans le taffetas blanc ». La femme confère au vêtement quelque chose d'elle-même, quelque chose de rêvé. Désormais le tissu est comme approprié à une qualité d'Odette et on ne sait plus si cela vient d'elle ou si cela vient de l'alliance du tissu et de la couleur.
Ainsi une certaine manière d'avancer le bras est associée une sorte « réserve suprême et pleine de distinction ». Et c'est ainsi que le crête de Chine noir rend visible le jeu d'Odette, jeu de séduction, théâtre subtil et discret dans lequel le vêtement jour le rôle principal. Et le crêpe de Chine noir devient l'occasion pour elle de revêtir « l'apparence brillante du sourire des grands sacrifices ». C'est le monde de la pose, de l'artifice et du faux semblant. Le monde où le vêtement soutient tout le théâtre de l'apparence, s'y associe, l'épouse et parfois le provoque même. Et tout cela est merveilleusement restitué dans la palette et le symbolisme versatile des couleurs et des tissus. Les qualités qui sont ainsi rendues apparentes sont des plus nobles : quelque chose de « désintéressé, de pensif, de secret ». Autrement dit le mystère d'Odette, ou le mystère féminin. Mais ce n'est là encore que faux semblant. La mélancolie de Mme Swann se concentre en effet métonymiquement « dans les phalanges et les

cernes de ses yeux ». L'ironie est perceptible, et on le comprend : le narrateur n'est pas dupe. Il sait que tout cela n'est que du spectacle.

Tout décrit l'insignifiance, la frivolité, tout « raconte » Odette, dans ce qui paraît d'elle, comme aussi dans ce qui paraît de son existence antérieure : «tel dessin colorié poursuivant sur un empiècement rapporté son existence antérieure ». Les détails de la toilette suggèrent ainsi la frivolité », l'inutilité : « telle rangée de petits boutons de satin qui ne boutonnaient rien et ne pouvaient pas se déboutonner ». Et c'est de nouvelle qualités qui apparaissent : « la discrétion, la minutie ». C'est tout un monde de qualités rêvées qui transparaît dans un geste, une certaine manière de tendre le bras. Et l'ensemble se présente comme un arlequin de fantaisie, un patchwork contrasté qui brille et redevient mat selon l'angle du regard ou le mouvement qui est perçu. Monde de la perception que celui de Proust, mais de perception qualifiées, hautement filtrées.
Car c'est moins la femme réelle du monde référentielle qu'une Odette rêvée, une Odette imaginaire qu'il s'agit de faire apparaître, d'arracher à la mémoire pour la restituer dans le texte écrit, à tavers le filtre et le prisme de ce luxe féminin qui s'appelle les toilettes. Et cette Odette imaginaire a tout le charme des héroïnes de roman et des princesses à la garde de robe infinie. Or, ce charme d'où lui vient-il ? De sa fascinante personnalité ? Certes non. Il vient de ce que la temporalité elle-même semble tisser l'alliance du vêtement et de la femme. Le vêtement lui-même est tissé de mémoire, y compris dans les « accessoires ».
Le vêtement lui-même, à l'instar d'Odette devient un « costume », autrement dit un travestissement, un déguisement. Et ce vêtement, ce qui le rend singulier, unique, inouï même, c'est le « détail ». En quoi Proust se révèle un « peintre » véritable. D'où procède le charme de Mme Swann ? Du passé qui imprègne sa toilette comme un parfum, dans les détails du vêtement, dans quelque drapé : tout cela est indiscernable, délicat, fugitif et d'une élégance parfumée et volatile. Tout est suggéré, « imperceptible », « indiscernable ». Et ce qui s'insinue « sous la vie présente », pourrait bien être aussi quelque chose de la vie passée de Mme Swann, mais si cette ambiguïté réussit à filtrer, c'est pour mêler à sa « personne, le charme de certaines héroïnes historiques ou romanesques ». C'est une aura de rêve dont elle s'entoure, et que le narrateur restitue un peu comme un parfum de mystère.

Comme l'a vu Mauriac, et avec beaucoup d'acuité, Proust était sans défense face au monde sensible qui s'engouffrait en lui, et que sa mémoire a fait resurgir dans son impermanence, son mouvement et sa fragile durée. Tous ses personnages ont été comme immergés dans cet univers intérieur et en ont subi des altérations dues à ce besoin « physiologique » de la mémoire. Odette Crécy apparaît ainsi, telle qu'en elle même dans la mémoire et l'écriture de Marcel Proust. Non pas figée, mais dans l'extraordinaire variabilité de sa grâce particulière.

DISSERTATION

SUJET 1 :

> Marcel Proust peuple un monde, « un univers d'êtres innombrables, à tous les degrés de l'existence sociale, sentimentale, sexuelle ; mais aussi il captait des jours, des instants, un tournant de route à un certain moment et, dans cette chambre presque sordide, retrouvait soudain et fixait comme un papillon vivant, le parfum d'une baie d'aubépines ». André Malraux.

SUJET 2 : Le roman a t-il vocation à capter la vie ?

SUJET 3 :

> Mauriac a décrit l'œuvre de Proust comme la « somme de la sensibilité contemporaine ». Pour lui elle scandalise le moraliste, car elle est l'œuvre littéraire sous sa forme la plus redoutable, qui n'a d'autre fin qu'elle-même, et dont l'analyse pulvérise, et détruit la personne humaine. Elle rejoint l'œuvre de Kafka : mystérieuse et un effort magique et désespéré pour créer l'œuvre avec ce qui détruit l'homme. Qu'en pensez-vous ?